

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hugues Corriveau

Michel Lord

Number 143, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2011). Review of [Hugues Corriveau]. *Lettres québécoises*, (143), 36-36.

Hugues Corriveau, *De vieilles dames et autres histoires*, Montréal, Lévesque éditeur, 2011, 145 p., 23 \$.

Une nouvelle exemplaire

Fort de sa trentaine de livres depuis trente-trois ans, Hugues Corriveau fait certainement figure d'écrivain prolifique. Cela ne serait rien sans la qualité exceptionnelle de chacune de ses œuvres, lui qui ose pratiquer presque tous les genres.

Entré en littérature par l'essai (*Gilles Hénault : lecture de Sémaphore*, PUM, 1978), il fait sa marque dans le roman à partir de 1979 (*Rose Marie Berthe*, VLB) et en poésie — et même comme chef de file de la Nouvelle Écriture — aux Herbes rouges et à la NBJ dans les années quatre-vingt.

Il aborde enfin la nouvelle en y faisant une entrée remarquée avec *Autour des gares* (prix Adrienne-Choquette 1991), un recueil de cent nouvelles très brèves. Depuis, il a fait paraître, dans sept recueils, plus de trois cents nouvelles. Si ces œuvres, par leur nombre, semblent se rattacher à la grande tradition de la nouvelle — on pense entre autres au *Décameron* de Boccace (XIV^e siècle) ou à *L'Heptameron* (1540) de Marguerite de Navarre —, elles sont en revanche résolument contemporaines, travaillées par un souci stylistique ou scripturaire prononcé.

Priorité absolue: le style

Corriveau a souvent affirmé que, pour lui, le style prime sur tout: «J'accorde la priorité absolue au style.» Dans la même entrevue avec Francine Bordeleau (*Lettres québécoises*, n° 93, printemps 1999, p. 9-11), il ajoute qu'«[é]crire, c'est moins raconter une histoire que s'interroger sur la façon de raconter». Pourtant, ses nouvelles s'inscrivent toujours dans l'ordre ou le mode narratif. Même si c'est fragmenté, lacunaire, elliptique — novellistique —, Corriveau raconte toujours quelque chose, et il ratisse aussi large encore dans son dernier recueil, *De vieilles dames et autres histoires*, que dans les précédents: fragments de vies de «vieilles dames», d'«enfants», de «bêtes», d'«âmes perdues», d'adultes «bourrus», vivant «avec et surtout sans amour» (pour parodier le titre du célèbre recueil de Claire Martin), bref, l'univers entier, diffracté dans soixante univers distincts condensés chacun en une page et demie. En tout, sept sections qui dissèquent le réel en offrant des instants de vie le plus souvent difficiles, voire impossibles.

Piano, piano forte

Le tout commence presque en douceur avec «Le souper d'hôpital», où une vieille dame attend son fils qui «aime [...] la nourriture d'hôpital» (p. 10). Arrivé en trombe, il avale tout ce qu'il y a sur le plateau de sa mère qui l'implore de lui lais-



HUGUES CORRIVEAU

Nous savons par ailleurs que l'imaginaire de Corriveau est alimenté par le motif de l'enfance, une enfance parfois merveilleuse (dans «La fleur de Léonine», un enfant s'émerveille devant une fleur de verre offerte par une petite fille. Il la plante dans un pot et la regarde pousser), parfois quasi insupportable.

ser le lait et les biscuits. Les choses se corsent dans «Le reposoir de Blandine», qui montre une femme entourée de plantes qui, selon elle, «lui confient leur souffrance» (p. 16), et qui est bouleversée par une feuille qui tombe. Elle pense que ses plantes «se liguent contre [elle]» (p. 16). Le discours sombre dans le tragique avec «Sur le balcon»: une femme observe depuis dix-huit ans de son balcon sa rue, sa banalité, sa laideur. Même ses pétunias sont laids. Elle meurt «là» (p. 18), sans que personne s'en aperçoive et reste ainsi trois jours «à la même place» (p. 18). Parfois survient un moment de bonheur léger, comme dans «Un verre de porto»,

nouvelle joyeuse présentant deux sœurs surprises mais heureuses de voir une souris cacher des graines dans une de leurs plantes en pot. Pour fêter cette visite rare, elles trinquent au porto.

Les «Histoires d'amour» sont quant à elles tout autant des histoires de mort. Un homme malheureux, dans «Bain de mer», va se promener sur une plage. Une femme l'y rejoint. Ils gardent le silence, mais entrent dans la mer, allant ainsi «à leur baptême définitif» (p. 30). Parfois, mais exceptionnellement, le silence est porteur de bonheur: un auto-stoppeur, dans la nouvelle du même nom, passe une journée avec celui qui le prend dans son auto.

Aucun mot n'est échangé ni au restaurant ni au motel où ils s'arrêtent, sans doute pour faire l'amour.

L'enfance

Nous savons par ailleurs que l'imaginaire de Corriveau est alimenté par le motif de l'enfance, une enfance parfois merveilleuse (dans «La fleur de Léonine», un enfant s'émerveille devant une fleur de verre offerte par une petite fille. Il la plante dans un pot et la regarde pousser), parfois quasi insupportable où toutes les merveilles ont disparu. «Cérémonie ultime» évoque un enfant qui se meurt, accompagné par sa mère, impuissante en la circonstance. Signe du mal profond dont l'enfant souffre: «[s]on animal de bois a cessé de parler.» (p. 46)

Les «Histoires d'âmes perdues», qui ferment le recueil, mélangent quant à elles désespoir et folie. Dans «À l'hôtel de la lune», une femme qui s'ennuyait chez elle va à l'hôtel où elle vit dans un grand désordre. Elle disparaît puis revient, mais un jour s'enferme dans le congélateur de l'hôtel. Curieusement, la dernière nouvelle se fait plutôt légère. «Les courriels anonymes» met en discours un critique qui reçoit des courriels insultants, diffamatoires, très perturbants mais, à la fin, il les accepte «comme des gages de sa célébrité» (p. 140). Ce sont là les derniers mots de ce recueil, qui se termine par une note satirique, sinon comique, comme pour renverser — euphémiser — la lourde charge émotive contenue dans la plupart de ces soixante nouvelles incisives, dignes du nouvellier exemplaire qu'est Hugues Corriveau. 